

J'apprends de bonne source que les Banyoro par vous combattus n'étaient pas qu'une expédition faisant razzia, mais la propre armée de Kabba Réga, envoyée contre vous tout exprès. La défaite de ses troupes l'a démoralisé, au point qu'il s'est réfugié sur une île du lac Albert.

Un mois après votre départ, Mouanga envoyait ici une députation implorant votre assistance.

Les Arabes paraissent n'avoir plus aucune confiance et ont décampé de Nagou. La *dhou* de Saïd bin Saïf (Kipanda), avec sa cargaison de fusils et de barils de poudre, a été prise et détruite par les gens de Mouanga, ainsi que celle de Soungourou. Il n'y a plus sur le lac que la seule embarcation de Stokes. J'ai dépecé l'*Éléonore*, trop délabrée pour servir encore, mais j'espère mettre bientôt à flot un autre bateau, en attendant de lancer ma petite chaloupe à vapeur.

Je n'ai aucune nouvelle authentique de la côte. On m'a parlé de la réinstallation des Allemands à Mpouapoua. Assurément l'expérience leur profitera, mais jusqu'à présent ils s'y sont bien mal pris. J'espère cependant que ni eux ni les Anglais n'en viendront à faire parler la poudre. Ce ne serait pas le moyen de gagner les chefs de l'intérieur.

*Être ou ne pas être : voilà la question.* Aurons-nous ou n'aurons-nous pas la route du lac? C'est en vous que je fonde ma seule espérance pour ce pays. Sur ce sujet, vous seul pouvez éclairer Sir William Mackinnon. Je ne donnerais pas douze sols de tout ce qu'auront fait les Compagnies en cinquante ans, si elles ne commencent par relier le lac à la côte par une route quelconque. Quand on l'aura ouverte, du coup on aura cassé l'échine à l'incorrigible barbarie.

Mes meilleurs remerciements pour votre bonté en laissant pour moi le théodolite à Kissokoué. J'espère qu'il me parviendra sans accident. Il me sera doublement précieux comme souvenir de vous.

Avec tous mes souhaits, croyez-moi toujours, mon cher monsieur, votre fidèle,

A.-M. MACKAY.

A H.-M. STANLEY.

J'ai appris avec douleur que M. Mackay, le meilleur missionnaire que nous ayons eu depuis Livingstone, est mort au commencement de février. Comme Livingstone, il a voulu rester à son poste. Cependant je l'avais fortement pressé de nous accompagner à la côte.

## CHAPITRE XXXV

### DU VICTORIA-NYANZA A ZANZIBAR

(Du 17 septembre 1889 au 16 janvier 1890.)

L'œuvre missionnaire sur les rives du Victoria-Nyanza et du fleuve Congo. — La route à partir de la mission Mackay. — Le pays de Guengué. — A Koungou, la paix fut difficile à garder. — Rupture de la paix à Ikoma. — Monangoué pris et relâché. — Les guerriers ouassoukouma nous attaquent, puis battent en retraite. — Trahison. — De Néra jusqu'à Séké. — Nous entrons chez Sinyanga. — Amitié entre les indigènes et nos hommes. — Agression constante des natifs. — Lourds tributs. — Massacre d'une caravane. — L'Oussongo et son chef Mittinguinya. — Ses voisins et entours. — Deux missionnaires français nous rejoignent. — Crânes humains à Ikoungou. — Nous rencontrons une caravane de Tippou-Tib, venant de Zanzibar. — Les troubles à Ougogo. — Le lieutenant Schmidt nous souhaite la bienvenue à Mpouapoua. — Emin Pacha visite les Pères du Saint-Esprit. — Les Pères ignoraient la célébrité d'Emin. — Notre courrier s'égarant continuellement en Afrique. — Coupillures de journaux. — Le baron de Gravenreuth et plusieurs autres viennent à notre rencontre. — Provisions d'Europe, effets et chaussures. — Le major Wissmann. — Wissmann et Schmidt nous conduisent à Bagamoyo. — Les hôtes et le diner servi au mess des officiers allemands. — Le major Wissmann propose la santé des invités. — Ma réponse et celle d'Emin. — L'accident arrivé à Emin. — Emin à l'hôpital. — L'opinion du Dr Parke. — Effet produit à Bagamoyo. — On s'embarque pour Zanzibar. — Dernières paroles avec Emin Pacha. — Maladie du Dr Parke. — Emin Pacha entre au service du gouvernement allemand. — Lettre d'Emin Pacha à Sir John Kirk. — Cessation brusque des rapports d'Emin avec moi. — Trois occasions dans lesquelles j'ai pu sembler offenser Emin. — Les craintes d'Emin. — Réponse du Khédive. — Emin et la Compagnie britannique de l'Afrique orientale. — La courtoisie et l'hospitalité reçues à Zanzibar. — Sommes dues aux survivants de l'expédition de secours. — Djaffar Tarya, l'agent de Tippou-Tib à Zanzibar. — Le juge consulaire fait opposition, en mon nom, sur une somme appartenant à Tippou-Tib. — Au Caire. — Conclusion.

Il y a quinze ans ce mois-ci que, pour la première fois, j'arrivai sur les bords de cette mer Victorienne; je lançai mon embarcation sur ses eaux, je naviguai le long de ses rives, j'inspectai ses baies et ses criques et en esquissai les contours. Six mois après, pour la modique somme de deux sous, le

*Daily Telegraph* et le *New York Herald* apprenaient à leurs lecteurs que le plus grand des lacs de l'Afrique venait d'être exploré, et que, au nord de ce Nyanza, un roi, commandant à trois millions de nègres beaux et propres, criait au monde civilisé qu'il était las de ses ténèbres et demandait la lumière. Et quelques braves gens, entendant cet appel, envoyèrent des missionnaires qui, pendant des années, instruisirent ce roi et son peuple, sans grand succès d'abord; mais la semence était tombée sur un bon terrain; peu à peu la plante germa, grandit et la moisson fut abondante, malgré l'ivraie, les charbons et les mauvaises herbes qui encombrent le sol.

Le matin de notre départ pour Zanzibar et l'Égypte, il me revint à l'esprit que bien loin, sur le Congo, à 2 250 kilomètres de l'Atlantique, il m'avait été donné d'aventurer le premier bateau à vapeur sur l'immense fleuve et d'y fonder des stations; et voici que, en 1887, ces mêmes stations avaient été d'un grand secours à notre expédition, et nous avaient offert bienvenue et hospitalité. Et je me rappelai les paroles de l'Écclésiaste: « Jette ton pain à la surface des eaux, et, avec le temps, tu le retrouveras ».

Je n'ai pas l'intention de m'étendre longuement sur les régions situées entre le lac Victoria et Bagamoyo. Ce qui est écrit ailleurs, il est inutile de le répéter, dit-on.

De la station de Mackay, la route se dirige au sud-est pour traverser un petit ruisseau qui devient un marais large de 500 mètres, avant d'arriver à la baie formée au sud-est par le lac Victoria. Puis elle tourne au nord, court parallèlement à la crique et reprend l'orientation de l'est à travers une plaine basse où le sol, extrêmement maigre, produit une herbe aussi courte que la mousse des rochers.

Les missionnaires français m'ont affirmé que, depuis leur arrivée à Boukoubi, c'est-à-dire depuis onze ans, la hauteur du lac a décliné de 90 centimètres. Oukéréoué, une île autrefois, est aujourd'hui une presque-île. En admettant que le retrait se fasse depuis longtemps dans les mêmes proportions, il a fallu 185 années au Nyanza pour baisser d'environ 15 mètres. A l'époque où Frédéric le Grand fut couronné, le lac Victoria devait avoir 64 400 kilomètres carrés. La découverte de son expansion sud-orientale en met aujourd'hui, autant que j'en peux juger, la superficie à 42 600 kilomètres carrés.

L'aspect de la région de Guengué, de plus en plus agréable depuis notre départ du petit goulet de Makolo, fait dire à nos Zanzibari que les blancs avaient été bien mal inspirés de s'établir à Oussambiro. Ils ne réfléchissent pas que, dans l'Oussoukouma et l'Ounyamouézi, plus un district a d'habitants, moins il est facile aux pauvres missionnaires de l'habiter: par suite des taxes écrasantes, des exigences inouïes de chefs grossiers et impitoyables, le séjour en devient si onéreux, l'oppression tellement difficile à supporter, que bientôt il ne leur resterait qu'à mourir de misère.

A Guengué et à Koungou, nous avons eu toutes les peines à ne pas en venir aux mains avec les indigènes. La route est barrée par des foules hurlantes qui dansent et poussent des cris de guerre. Un vilain garnement excite à une lutte d'invectives; nous sommes des cannibales: les cicatrices des Zanzibari en sont la preuve. « Mangeurs d'hommes, vous! nous ne voulons pas de mangeurs d'hommes ici! » J'active de toutes nos forces la construction de la boma. L'endroit est assez peu favorable; il n'y a que de méchants broussis et pas du tout d'herbe. Tout à coup nous arrive un de nos hommes, domestique égyptien; il est sinistre à voir: une hache lui a fendu la tête et blessé le bras; on lui a arraché ses vêtements, son fusil, sa petite provision d'étoffe. Je n'avais qu'un mot à dire et il aurait été vengé, mais il fallut empêcher l'injure, car je voulais le lendemain atteindre sans encombre la capitale du district, Ikoma, résidence du chef Malissa, et quatre fois plus peuplée que Guengué et Koungou.

M. Mackay m'avait dit qu'un Anglais, M. Stokes, traitant d'ivoire et ami de Malissa, habitait cette station et y avait emmagasiné certaines denrées exotiques: beurre, jambons, lard, biscuits, etc., dont il ne demandait qu'à se défaire. Or nous étions dix Européens, pourvus, en ce moment, d'un excellent appétit. M. Mackay nous fournit deux guides zanzibari pour nous conduire à Ikoma, où je désirais acheter à tout prix les provisions de M. Stokes. J'espérais, par son entremise, aviser Malissa de l'insolence des Koungouais; sans doute nous prierait-il d'excuser leur jeunesse exubérante, et la paix se ferait sur la route.

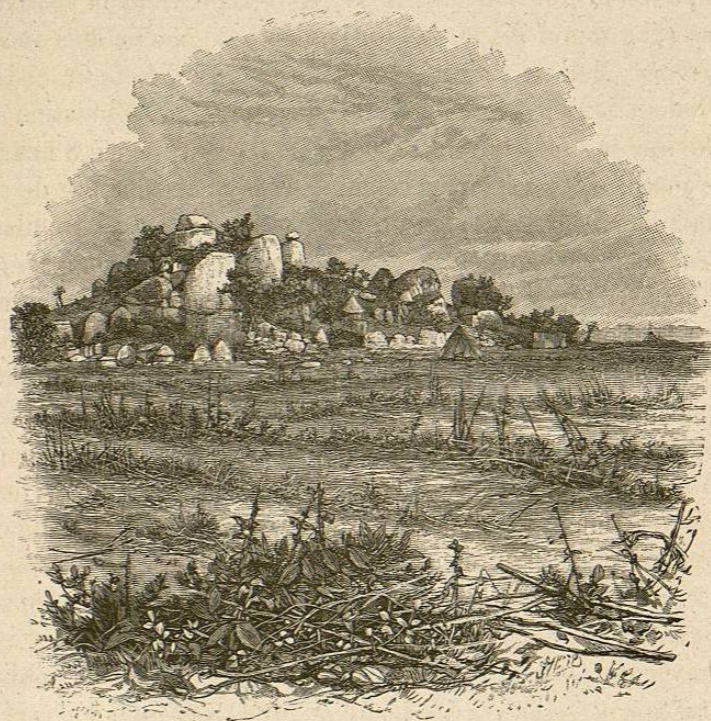
Devant nous, au centre d'une plaine que recouvraient, il y a quelques siècles, les eaux du lac Victoria, s'élève une colline qui, jadis, fut sans doute une île montagneuse, mais dont la

dernière motte avait été depuis longtemps balayée. Il n'en reste que l'ossature, traînées de gneiss gris, grands monolithes, caillasses, énormes rochers. A leur ombre, partout où il se trouve un espace ouvert, s'est groupée une population d'environ 5 000 âmes. Et, à portée d'un coup de feu, d'une sonnerie de cor ou même d'un cri humain, de nombreux hameaux parsèment la plaine, chacun entouré de sa haie d'euphorbes. Sous la protection de cette forteresse, le pays est riche et prospère, à en juger par les nombreux bœufs, moutons et chèvres qui paissent la plaine. Nous avons compté trente-trois troupeaux d'un seul côté de la route, à l'ouest. A mesure que nous approchons, sortent des bandes joyeuses de garçons et de filles à la peau luisante, à l'air de santé; ils dansent, rient, s'amuse de tout cœur. Le chemin monte facile et agréable entre d'énormes roches, hautes de 60 mètres, et se rétrécit un peu avant l'entrée du principal village. Tout d'un coup des guerriers s'avancent à pas redoublés, coiffés de plumes brillantes; les armes étincellent, les robes flottent au vent. A grand vacarme, à cris impérieux, ils intiment à nos guides l'ordre de s'arrêter. « Les hommes que nous conduisons, répondent-ils, sont gens paisibles, des blancs, amis de Malissa et de Stokes », mais leurs paroles se noyaient dans les imprécations et les menaces de la foule. Je m'approche; quelques indigènes courent sur moi, lance en arrêt; l'un d'eux saisit ma carabine: deux Zanzibari se précipitent et la lui arrachent, les arcs sont bandés, les piques levées; deux de nos hommes furent blessés, et nous chargeâmes la multitude. Dix assaillants tombèrent et nous fîmes un prisonnier mouangoua. Impossible de songer à entrer dans la ville après cette échauffourée, et comme déjà les roches se couvraient d'indigènes armés d'arcs et de mousquets, il fallut évacuer la passe au plus tôt, et organiser notre camp avant d'être accablés sous le nombre.

J'avisai un petit étang non loin des éboulis qui terminent la colline rocheuse; ces blocs sont flanqués d'un ou deux monolithes ressemblant à des menhirs gigantesques. Avec des ballots, des caisses, du gazon, on complète l'enceinte, et nous pouvons attendre de pied ferme.

Du camp on voit s'étendre assez loin l'ancien lit lacustre, un vaste pâtis tondu ras par la dent des troupeaux. A tous les kilomètres ou environ se trouve un groupe de paillotes que

séparent des euphorbes en haie. Mes gens avaient pris du bétail sur la route, mais je le fis lâcher. Puis je demandai à notre prisonnier pourquoi ses frères nous avaient si mal reçus. Il ne put ou ne voulut répondre. Je l'habille de fine cotonnade et lui donne la liberté sous la seule condition de dire à Malissa que nous sommes des blancs, amis de Stokes, et qu'il y a dans notre caravane beaucoup de porteurs ouassoukouma; nous n'a-



Oussambiro, village dans les rochers.

vons nulle intention de combattre; notre seul désir est d'atteindre la côte au plus tôt. On l'escorta jusqu'à quatre cents mètres du village; mais il ne reparut pas. Les tentatives hostiles se renouvelèrent toute la journée. A 4 heures de l'après-midi s'avancent de l'est, du nord et du sud trois grandes troupes faisant mine de nous attaquer. C'était le moment d'en appeler à la mitrailleuse.

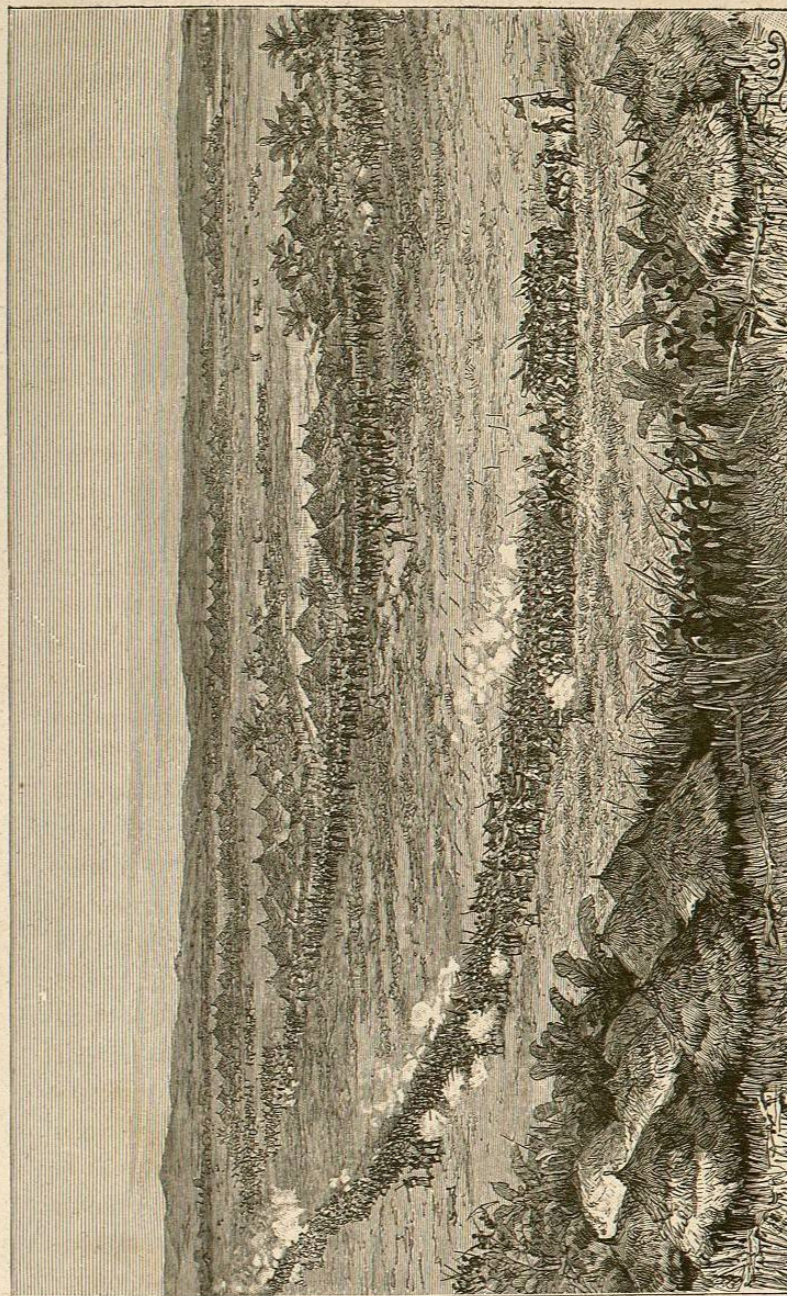
Les Ouassoukouma approchaient avec certaines précautions et, semblait-il, avec répugnance. Mais la troupe du sud était précédée de tireurs qui vinrent se pavaner à 500 mètres de nos retranchements. On en avait tué un, quand le maxim

lance dans leur direction son jet de 150 cartouches. Pas un naturel ne fut atteint, mais la longue portée et l'averse de balles suffirent. J'envoyai une compagnie contre la troupe arrivant du nord; une autre dispersa celle de l'est. Bref, tous s'éclipsèrent; un seul indigène périt dans cette escarmouche où figurèrent peut-être 2 000 guerriers.

Nous avions autre chose à faire qu'à combattre les Ouassoukouma, et, le lendemain 21, nous reprenions la marche, non sans regret du lard et du jambon que nous étions venus chercher; Malissa y avait perdu mon présent d'étoffes.

Nous étions à peine en route que toute la population de l'Ourima se pressait sur les flancs de la caravane; à 8 heures du matin elle attaquait la colonne. Plus n'était besoin de recommander aux Égyptiens de ne pas s'éparpiller: ils emboîtaient maintenant les uns dans les autres. Deux compagnies les précédaient, et ils étaient suivis par l'arrière-garde, comprenant les Soudanais de Bonny et les hommes de Choukri Agha. Notre colonne ainsi formée et armée, les Ouassoukouma ne pouvaient nous molester, eussent-ils été trois fois plus nombreux, mais ils persistaient à bourdonner sur les flancs et l'arrière de la caravane, épiant quelque occasion favorable. Nous arrivons enfin à Mouanza, sur le bord d'une ravine tortueuse qu'on appelle la noullah du Jourdain, large de 40 mètres et profonde de 9, elle traverse l'ancien dépôt lacustre; on s'y procure de l'eau en creusant des trous dans le sable.

Les naturels continuant à rôder aux entours, je voulus tenter un dernier essai d'apaisement, et j'envoyai en parlementaire Poli-Poli, « Tout-Doux, Tout-Doux », le guide-chef des Ouassoukouma. A force de crier et d'appeler de loin, il finit par décider un Monangoua et quatre hommes à entrer dans le camp: tous se pressent autour d'eux dans l'espoir de voir enfin la « guerre » prendre terme. Nous échangeons des compliments d'amitié, je leur fais couper un joli morceau d'étoffe en témoignage de notre bon vouloir, et les autres reçoivent la permission d'avancer. Le Monangoua et ses hommes avaient à peine quitté ma tente, très satisfaits en apparence, quand, tout à coup, partent une cinquantaine de fusils. Les Ouassoukouma étaient chez nous: un de nos hommes avait été zagayé; nos chèvres fuyaient dans toutes les directions; les ennemis faisaient main basse sur d'autres; le fond de la noullah s'em-



Notre rencontre avec les Ouassoukouma.

plissait de gens qui sautaient et couraient; sept indigènes furent tués en dehors du camp. Le traître Monangoua reçut une balle dans l'épaule et jeta son paquet d'étoffes; nous recouvrâmes nos chèvres, mais nous l'avions échappé belle.

Le lendemain nous partions à l'heure habituelle; les villages se succédaient presque sans interruption sur les côtés de la route; les habitants, armés de mousquets chargés jusqu'à la gueule, sortent en masse, suivent en colonnes serrées, parfois longues de 3 kilomètres, et ne cessent de tirer. Ainsi fut tout le long de Nera sud jusqu'à notre entrée dans le district de Mamara. Là, faisant un dernier effort, ils poussent le cri de guerre. Nos gens posent leurs fardeaux, courent aux trousses des assaillants, qui s'enfuient à toutes jambes. Puis leur colonne se reforme et nous escorte jusqu'à Séké, ayant fait, comme nous, une fatigante étape de six heures.

Le 25, nous franchissons la distance entre Séké nord et Séké Kouikourou, ou Séké la Grande; les multitudes continuent à serrer nos flancs. D'insignifiantes démonstrations, les seules qui nous fussent permises, ne pouvaient produire grand effet sur ces tribus enragées de bataille; mais, s'abstenant d'augmenter inutilement leur furie, la caravane ne s'arrête quelques minutes que pour repousser une attaque.

Nous avons le plus grand besoin de nous reposer, surtout de nous désaltérer. Notre bétail et nos bêtes de somme n'avaient bu de quarante-huit heures. L'eau de Séké était rare et saumâtre. Le soleil brûlait nos figures et les faisait se gercer. Le bétail, ne mordant pas à l'herbe trop courte, s'attaquait aux racines.

Halte le lendemain. Les indigènes se montrant à 700 mètres de notre camp, quelques décharges les dispersèrent, et nous pûmes jouir enfin d'un repos bien gagné après sept jours d'une marche non interrompue.

Le 25, à notre entrée à Sinyanga, les femmes nous accueillirent avec des louloulous. On avait eu vent de notre « petite guerre » avec les Ouassoukouma; les vieillards nous félicitèrent d'avoir donné une brossée à cette racaille, non moins désagréable aux voisins qu'aux étrangers.

D'un canton à l'autre nous trouvions un petit État parfaitement indépendant, gouverné par son chef et son Conseil des